

HÉLÈNE BONAFOUS-MURAT

MORSURES

roman



LE PASSAGE

Mais quelle comparaison peut-on faire entre les plus beaux livres et le cerveau d'un homme savant? Sans doute ce cerveau est un recueil infiniment plus précieux et d'une plus belle invention que le livre. C'est dans ce petit réservoir qu'on trouve à point nommé toutes les images dont on a besoin. On les appelle; elles viennent. On les renvoie; elles se renfoncent je ne sais où... Cet admirable livre n'est qu'une substance molle, ou une espèce de peloton composé de fils tendres et entrelassés. Quelle main a su cacher dans cette espèce de boue qui paraît si informe, des images si précieuses et rangées avec un si bel art?

Fénelon, *Démonstration de l'existence de Dieu*

PROLOGUE

Là d'où je vous parle, c'est le noir total. Dans ma vie antérieure, pourtant, il y avait de la couleur. Le rouge des velours tendus sur les trois étages de la salle des ventes, carmin, comme le sang qui a coulé non loin de là ; le blond solaire des cheveux de Mathilde, le bleu ciel de ses yeux ; l'outremer des paquets de Gitanes dans la poche de Félix ; le chatoiement des écharpes de Dolorès ; le brun mat de sa peau à lui, presque olive, si douce, et contrastant curieusement avec ses iris dont je n'ai jamais pu définir la teinte : gris ? vert d'eau ? Parfois bleu pâle et mouchetés d'or, comme le blason de la vieille famille française dont il était issu. Armoiries et vieux linge – je vous ai rangés une fois pour toutes dans l'armoire. Enfermés à double tour. Comme moi ici.

Aujourd'hui j'en suis réduite au mieux à énumérer les nuances de gris. Les barreaux juxtaposés sont des hachures parallèles sur le fragment de ciel terne découpé par l'ouverture. Je ferme les yeux, je reprends ma loupe et je me penche sur le papier : des tailles serrées, incisives et sûres, tantôt profondes, tantôt légères, définissant le contour d'une épaule ; un portrait de dignitaire du Grand Siècle, en habit d'apparat, entouré d'un ovale déployant ses nom et qualités en lettres capitales. En pied, les armes du

dédicataire et le nom du graveur. Un homme habile, au burin exercé. L'outil manié avec lenteur et concentration a creusé ses sillons dans le cuivre. L'encre noire, à peine teintée de sanguine, est allée s'y déposer, visqueuse, la main du tireur a passé et repassé sur la plaque pour en ôter l'excès, puis la presse a fini le travail. Un dernier réglage, et le rouleau a couru sur les langes protecteurs, écrasant le mince rectangle de cuivre. Plusieurs tonnes de pression au centimètre carré. Même chose dans mon cerveau laminé par cette affaire. Le vergé humide et cotonneux a bu l'encre et absorbé l'image que je revois en pensée. Dans mes neurones rien ne pourra plus s'effacer. Tout y est incrusté.

Je pouvais pendant des heures examiner les détails agrandis à travers le compte-fils. Les lignes sans contrainte gravées à l'eau-forte, libérées de la pesanteur sérieuse et tenace du burin ; les traces nerveuses et effilées laissées par la pointe sèche ; les marques de polissage du cuivre visibles à l'impression sur les belles épreuves ; les défauts du papier : trous de vers, points de rouille et menues déchirures. Ses qualités, aussi : le plaisir procuré par un beau filigrane à la tête de bœuf sur une estampe d'un maître ancien, complet et ressortant presque en relief d'entre les vergeures et les pontuseaux.

Ici les murs sont beige sale et des fissures courent du sol au plafond, sans but et sans structure. J'essaie d'y trouver des motifs agréables, mais rien. Les lézardes n'ont pas de sens. Les draps sont blancs, comme les blouses de ceux qui me rendent visite chaque jour. Les montants du lit, la couverture et les gamelles sont gris. Ça s'arrête là. J'ai peine à croire qu'au-dehors les imprimeurs déploient toujours leurs nuanciers multicolores comme les geishas leurs éventails, en s'évertuant à retrouver la teinte si particulière d'un morceau d'estampe. Cyan d'un ciel d'orage ; vermillon d'une robe 1900 ; jaune citron d'un pot à eau – non, bouton-d'or – non, ambré – non, presque moutarde, ou alors

ocre... J'avais passé des heures, penchée avec eux sur les œuvres, je les avais décrites avec un soin extrême, fignolant les inventaires avec bonheur et sans compter ma peine. Je m'étais perdue dans les images comme dans un nouveau monde.

Cela avait commencé quelques années plus tôt, dès mon arrivée à Paris. Le village de province d'où je venais m'ennuyait. Tout y était petit, gris et mesquin. Ici par contre, je courais les musées, émerveillée, sans parvenir à épuiser leurs richesses. Au cœur de la grande ville, je trouvais des trésors enfouis et des civilisations oubliées. Je m'imaginai assise sur un siège de gardien, dans une obscure salle du Louvre. Je m'y serais sentie à l'aise. J'avais vingt ans, et je rêvais de veiller sur les momies.

Quelques heures par semaine, je suivais des cours d'histoire de l'art. La mythologie me passionnait. Les ébats des dieux étaient furieux et drôles. Ils me semblaient désirables, mais très éloignés de ma vie. Je manquais d'aisance, et la compagnie des garçons me faisait un peu peur. D'ailleurs, ici, je ne connaissais personne.

Un jour, à la terrasse d'un café, alors que je parcourais une revue spécialisée, je repérai une petite annonce : « *Marchand d'estampes, expert, cherche commis pour stage rémunéré d'un an. Sérieux, goût de la recherche et de la précision indispensables. Excellente présentation exigée.* »

Je me jetai à l'eau. Félix Boireau était un homme dur et exigeant avec autrui, mais pourtant moins qu'avec lui-même. Petit, râblé, le cou enfoncé dans les épaules, le cheveu poivre et sel perpétuellement en bataille, le regard noir surplombé par des sourcils broussailleux – c'était là tout ce qu'il devait à ses parents. Pour le reste, se plaisait-il à répéter, il s'était fait tout seul. Célibataire endurci, il retournait dormir le soir dans un modeste deux pièces au-dessus de la boutique, où je n'avais jamais mis les pieds. Ses costumes sombres et chemises blanches n'étaient

égayés que par la touche bleu foncé du paquet de Gitanes qui dépassait toujours de sa poche pectorale. Il en fumait trois vingtaines par jour. À ceux qui osaient lui en faire reproche, il décochait un coup d'œil incendiaire, accompagné d'un geste noble de la main en direction de son cœur sur lequel reposaient les cigarettes : « C'est mon pacemaker, vous ne voyez pas ? »

Capharnaüm – petite ville de Galilée où le Christ avait attiré la foule par ses prédications il y a plus de deux mille ans ; devenu synonyme de bric-à-brac, de débarras, d'empilements indescriptibles et poussiéreux. Dans les deux cas, il désignait de manière appropriée la boutique de Félix, sise dans une petite rue du quartier Saint-Germain-des-Prés. C'était le refuge qu'il me fallait.

Les cartons d'estampes, les livres et les caisses s'y entassaient jusqu'au plafond. Ces amoncellements n'inquiétaient guère les amateurs et les collectionneurs qui pouvaient se réfugier dans leur ombre pendant des journées entières en écoutant Félix exposer son savoir encyclopédique. Jamais pédant, il parlait avec simplicité des œuvres et des artistes, comme s'il s'agissait de vieux amis côtoyés depuis l'enfance. Je buvais ses paroles. Il avait acheté sa première estampe à l'âge de quatorze ans, avec l'argent de menus travaux et services rendus à l'épicerie familiale. Un primitif italien qui traînait à même le trottoir d'un marché aux puces, et qui lui avait fait de l'œil. Il faut dire que la Diane chasseresse était accorte, un talon levé, prête à s'élancer, l'arc bandé à la main. Elle ne jetait qu'un regard distrait au pauvre Actéon déjà mis en pièces par ses chiens, là-bas, au loin, dans la clairière. Le fleuve continuait à couler comme si de rien n'était. Voilà ce qui arrivait aux jeunes gens qui osaient contempler les divinités nues à leur toilette. La gravure avait ému l'adolescent et déclenché sa vocation.

Cinquante ans plus tard, il en parlait encore avec des tremblements dans la voix. Un timbre grave, posé, qui s'élevait dans des volutes de fumée, entre les quatre murs jaunis par le tabac, pour

décrire avec minutie au profane, exemple en main, les techniques de la lithographie ou de la manière noire, raconter les anecdotes piquantes de la vie d'un artiste, ou établir la succession des états d'une gravure demeurée inconnue à la littérature spécialisée. Je n'en perdais pas une miette.

Au premier matin, je m'étais scrutée dans la glace : un visage aux traits fins quoique assez ordinaires, que j'avais soigneusement blanchi à la poudre. Des sourcils nets, des yeux bruns redessinés au crayon. Un petit menton et un nez pointus. Des cheveux châtons, raides et formant comme un casque. Rien ne dépassait. De toute façon, Félix semblait indifférent à mon apparence. Durant les deux premiers mois de mon apprentissage, il avait surtout testé mes capacités physiques. J'avais charrié, vidé et classé des centaines de caisses de livres, ouvrages de référence destinés à siéger sur les rayonnages. J'avais trié, inventorié et rangé toute l'histoire de l'estampe par ordre alphabétique. Chaque artiste à sa place, Canaletto avant Chagall, lui-même avant Chardin, Dürer avant Duvet mais après Dunoyer de Segonzac... Ainsi de suite jusqu'à Whistler, et Zorn. Patiemment, j'emmagasinais les notions et les noms. Félix était discret et taciturne. Nous nous entendions bien.

Il avait consenti à me garder. Avide, je sondais ses connaissances, jetant des pierres et guettant le bruit qu'elles feraient en entrant en contact avec l'eau sombre, mais le puits de son savoir était sans fond. Jamais un « plouf » ou un timide clapotis pour indiquer qu'on en voyait le bout. Il semblait continuer de se remplir paisiblement au gré de ses lectures, de ses découvertes et de ses contemplations. Petit à petit, j'avais essayé de lui ressembler. Mon esprit prenait l'aspect de ces vitrines de marchands d'images du XIX^e siècle, où voisinaient pêle-mêle, pendus à des fils, des caricatures stigmatisant la poire louis-philipparde, de sévères imageries religieuses, des bois gravés rehaussés de couleurs vives,

des cartes géographiques, des vues de France et de Navarre et des reproductions soignées de tableaux célèbres, gravées d'un burin compétent mais dépourvu de génie. De quoi satisfaire tous les goûts et décorer tous les intérieurs. J'aspirais à pouvoir comme Félix répondre à toutes les questions – « à combien d'épreuves ce Renoir a-t-il été tiré ? » ; « y a-t-il des éditions posthumes de ce Manet ? » ; « comment sait-on si ce Rembrandt est d'époque ? » Les variations se modulaient à l'infini, mon cerveau était une gigantesque grille de mots croisés dont il ne fallait laisser aucune case vide.

Mes yeux, serviteurs zélés, en étaient le prolongement. Perdus pendant des heures dans le grain du papier, traquant l'indice qui sur une épreuve révèle le premier état, d'une insigne rareté. Les marges du cuivre, autour de l'image, où les essais de pointe n'ont pas encore été effacés : à l'impression, un semis de petites tailles et de hachures hasardeuses qui encadrent un paysage méticuleusement gravé, où en revanche rien n'est accidentel. Dans les bordures, l'outil s'est laissé aller à la fantaisie, a testé son mordant et son alacrité avant de se plier à sa tâche patiente et laborieuse. Une fois les premières épreuves tirées et l'image jugée satisfaisante, on a ensuite sagement passé les marges au brunissoir et effacé toute trace disgracieuse.

Ou bien c'est une eau-forte de Callot dont les fonds, lignes ténues des maisons et des arbres, sont encore bien distincts et signalent à l'œil exercé l'épreuve tirée du vivant de l'artiste. Posthume, elle se limite à un premier plan plus grossièrement mordu par l'acide, que l'usure du cuivre mille fois passé sous la presse n'a pas entamé. Mais du fil arachnéen qui dessinait l'arrière-plan, petits villages et lointains où l'on aimait à se perdre, il ne reste rien. Le temps a effacé les détails les plus minces, sa grande roue a écrasé tout un monde subtil, tranquille, pour nous devenu invisible.

Moi, par contre, je me souviens de tout. Les détails grouillent dans ma cervelle comme des termites. Je ne peux plus les arrêter – ça ronge, ça grignote, ça mine, ça dévore. Ma tête est une bille de bois, je voudrais la taper contre les murs pour qu'enfin elle se désagrège et me laisse en paix.

Au lieu de cela, je reste immobile. Je me concentre et mentalement je reprends ma loupe. Suivre les tailles, attentive, sans faiblir, ne pas rater les intersections – les traits qui se croisent donnent les demi-teintes et les ombres, un modelé se dessine, peu à peu une forme apparaît, comme miraculeusement sortie des hachures. À bonne distance, enfin, si je pose ma loupe, l'image devient lisible.

I

L'ÉCUREUIL

Tout a commencé avec la visite du petit homme. Le jour où il a franchi le seuil de notre boutique, la clarine auvergnate accrochée à la poignée a tinté comme à l'ordinaire. On aurait dit un petit rire aigrelet. La marche était haute et le visiteur dut lever la jambe pour en venir à bout. Une casquette de tweed un peu trop grande était enfoncée sur son front humide de sueur.

Le carton à dessins vert moucheté de noir qu'il tenait serré contre sa hanche l'obligeait à étirer ses articulations de l'épaule au poignet, à la limite du raisonnable. Ses phalanges péniblement repliées sur le bord du portefeuille, à hauteur de cuisse, semblaient gonflées et rougies par l'effort. Avisant un chevalet de chêne vide, devant lui, il se débarrassa de son fardeau en l'y laissant tomber avec un soupir bienheureux. Un sourire timide mais ravi éclaira sa bouille ronde. Une face de poisson-lune, les yeux noisette, la bouche légèrement entrouverte comme si on l'avait sorti de son élément naturel et qu'il commençait à étouffer à l'air libre. Les mots ne parvinrent pas facilement à la surface : « Je... Bonjour, je viens vous voir... On m'a donné votre adresse, il paraît qu'on peut vous montrer des gravures pour avoir votre avis... J'ai trouvé ça en vidant un grenier, c'est un ami qui me les

a données, je peux en faire ce que je veux, seulement je n'y connais rien, je ne sais pas si ça vaut quelque chose, peut-être que vous vous saurez... »

Il avait pris une grande inspiration et débité son texte sans faire de pause. Les mots se bouscuaient, dansant sur les vagues d'un accent chantant du Sud-Ouest. Quand le flot s'arrêta, ne sachant plus que faire, il ôta sa casquette et la tint sur son ventre rebondi comme pour se cacher le nombril. Le petit homme me plaisait. Il semblait doux et désarmé et j'eus envie de le mettre à son aise. Je l'invitai à déposer son embarras sur une chaise, et il obtempéra avec empressement sans lâcher son couvre-chef. Nous étions séparés par le chevalet campé sur ses pieds à équidistance entre nous. Mon fauteuil offrait l'avantage de pivoter, et je l'orientai pour lui faire face, abandonnant pour un temps l'écran de mon ordinateur. Le visiteur me confirma ce que j'avais déjà partiellement deviné : il était brocanteur, monté à Paris pour une semaine depuis son petit village du Gers où par ailleurs il engraisait des oies (au fait, que je n'hésite pas, il me fournirait du foie gras, et du meilleur, à un prix défiant toute concurrence), et en vidant un grenier, il avait ramassé un paquet d'images imprimées dont il ne savait que faire. Son nom était Joseph Capdebosc, il avait exercé cinquante métiers avec celui-ci – « Cinquante ans, cinquante métiers, cinquante fois le tour du monde, et cinquante femmes dans chaque port, ah ah ! » avait-il ajouté, jovial, en clignant de l'œil, mis en train par la confiance que je lui témoignais. « Toutefois célibataire à l'heure actuelle », avait-il précisé en me regardant droit dans les yeux.

Je connaissais par cœur ce spécimen : il appartenait à la classe des brocanteurs qui déballetent leur marchandise à même le sol avant l'aube et comptent leurs billets au cul du camion ; qui vident les greniers et les caves, manches retroussées, en avalant la poussière dont ils espèrent qu'elle se changera en or. Ne me sentant pas

hostile, voilà que le petit homme me donnait du « Hortense » long comme le bras et m'agrippait par la manche. Je détachai ses doigts de mon poignet et lui suggérai plutôt un examen approfondi du carton.

Il dénoua les cordons comme on délace le corsage d'une jeune épousée, de ses petits doigts boudinés et agiles. Le carton à dessins s'ouvrit et laissa entrevoir quelques feuilles jaunies. De vilaines reproductions de *L'Angélu*s de Millet, auxquelles aucun foyer français n'avait échappé entre 1860 et 1920 ; des portraits d'Henri IV, de Marguerite de Navarre – tiens, plus rare –, de Sully, et pour compléter l'histoire, de Ravailiac, découpés dans des livres, avec texte typographié au verso ; cinq ou six héliogravures d'après les estampes les plus réputées de Rembrandt et de Dürer. Tout cela ne valait pas tripette. « Ne dites rien, votre moue est assez éloquente », me dit Capdebosc, visiblement dépité. Je continuai à feuilleter sans mot dire, par acquit de conscience plus que par enthousiasme. C'était le genre d'ensemble qui m'était soumis tous les jours, et je me demandais souvent quelle masse volumique représenteraient ces tonnes de papiers une fois empilées, quelle distance elles couvriraient à la surface de la terre si on les mettait bout à bout – Paris-Tombouctou aller-retour ? Les greniers des vieilles demeures françaises croulaient sous leur poids, et il était fort rare de dénicher un joyau dans tout ce fatras.

J'arrivai à la fin du carton et m'apprêtai à le refermer, morose, sur une chromolithographie abîmée représentant une jeune femme largement décolletée, les joues roses, souriant de toutes ses dents blanches, le chignon roux flamboyant et la poitrine opulente moulée dans un caraco vert pomme. Hélas, elle était fort endommagée par de larges auréoles d'humidité provenant d'un vieux dégât des eaux. Il n'y avait plus rien à en espérer. Collée contre elle, pourtant, je sentis aux doigts une dernière

feuille dont la texture était moins lisse. J'exerçai une petite traction sur le coin et la fis glisser délicatement vers moi.

*

L'image qui s'offrait à nos yeux était d'emblée d'une autre catégorie. Capdebosc devait le savoir et s'empessa de bredouiller : « Celle-là, elle était encadrée, je l'ai sortie du cadre pour ne pas m'encombrer, on voit encore une petite trace d'insolation, mais je ne sais pas, elle vaut peut-être le coup ? » Le papier dans la main était ferme, bien encollé, signe que la planche n'avait jamais été lavée. Il avait une jolie teinte miel et de minuscules corps étrangers étaient pris à sa surface, telles les mouches dans l'ambre. Je détaillai les impuretés. Petites particules de métal, de sable, poils d'humains ou d'animaux... On les retrouvait aujourd'hui figés dans la feuille, prisonniers au-delà des siècles. Et sur la page se déployait une scène d'une grâce et d'une gravité touchantes.

Un homme richement vêtu, penché au-dessus d'une femme plus jeune, habillée simplement d'une robe fermée à la taille par un ruban. La main masculine, large et forte, repose sur la frêle épaule. Elle est assise vers la gauche, devant une longue table, dans un fauteuil courbe dont les accoudoirs sont ornés de têtes de lions, et lève la tête vers l'homme, l'air presque étonnée, ou triste. Lui, d'un mouvement ample, désigne du doigt une porte ouverte dans le fond à droite, sur un jardin. Dans l'embrasement, un ange mutin a passé la tête et une aile, et les regarde. Derrière la femme assise, une fenêtre à croisillons, presque médiévale, par laquelle on aperçoit dans une vasque un feu qui finit de brûler au-dehors. Sur l'herbe, près d'un puits, un cheval est attaché à un pieu. Encadré par l'un des carreaux de la fenêtre, un oiseau commun, sans doute un pinson, bat des ailes, perché sur une

branche ; face à lui, un écureuil, sur une autre branche, frotte son museau de ses deux petites pattes jointes.

Si le regard revient vers la table, à droite, il se perd dans les objets qui s'y trouvent nonchalamment disposés : un miroir ovale, enchâssé dans un cadre en bois et prolongé par un manche serti de perles ; une lettre déployée, que l'on sent écrite sur un parchemin cassant, à côté de laquelle gît une plume ; une bougie éteinte dont la cire a beaucoup coulé et formé des agglomérats solidifiés sur le pied du bougeoir de métal ; un vase bedonnant en faïence, curieusement renversé, comme balayé d'un revers de main rageur ; une bague agrémentée d'un cabochon dont on ne peut qu'imaginer la couleur – rubis ? émeraude ? – et qui repose à proximité de la main droite de la femme ; une pièce de monnaie, provenant peut-être de la bourse que l'homme porte bien en évidence à sa ceinture, posée en équilibre précaire sur la tranche, et qui risque à tout instant de se mettre à rouler au ralenti pour finir par atterrir sur le sol carrelé.

Mon sang s'était arrêté de couler dans mes veines. Les tailles étaient nerveuses, le graveur avait la main sûre et n'avait guère dû utiliser plus de deux ou trois bains d'acide. Tout le dessin, mordu à l'eau-forte, naissait de ces traits juxtaposés, rarement croisés, et était empreint d'un maniérisme caractéristique. Les figures étaient allongées, presque déformées, et se terminaient en pointe. Les yeux paraissaient bridés. La coiffure de la femme, cheveux remontés sur le sommet de la tête de part et d'autre en deux pans jumeaux, s'étirait vers le haut, ses mains s'allongeaient, graciles, telles des herbes folles, et son attitude générale suivait une courbe élégante et recherchée. L'estampe évoquait les chefs-d'œuvre de l'École de Fontainebleau, mais elle était dépourvue de ses connotations mythologiques, et il s'en dégagait une sensualité moins sauvage, quoique tout aussi troublante. Mon cerveau avait déjà pressenti la signature qu'il allait lire, gravée en

cursives amples et déliées, dans l'angle inférieur gauche du cuivre : « *Bellange eques in: et incidebat* » – inventé et gravé par le chevalier Jacques de Bellange.

Cette fois, c'est moi qui devais avoir l'air d'un poisson échoué sur la grève. Capdebosc m'épiait, intrigué par mon silence et par le soin méticuleux avec lequel j'examinais ce bout de papier haut d'à peine vingt centimètres et large de trente. Son œil inquisiteur eut finalement raison de mon silence, et je lui avançai quelques explications prudentes : Bellange, graveur lorrain contemporain de Callot, gentilhomme dont on ne savait presque rien, si ce n'est qu'il fut au service du duc Charles III et décora son palais. Mais de ses peintures il ne restait pour ainsi dire rien. Quant à ses gravures, si ma mémoire était bonne, on n'en comptait pas tout à fait cinquante. Elles étaient d'une rareté insigne, et curieusement celle que je tenais en cet instant entre le pouce, le majeur et l'index ne m'évoquait rien.

« Alors, ça vaut de l'argent ? » – voilà la question qui préoccupait le petit homme. Je fus obligée de lui avouer mon ignorance : cette planche ne me semblait pas faire partie de l'œuvre répertorié du graveur, bien que le style en fût étonnamment identifiable. Elle paraissait certes présenter un intérêt, mais je n'aurais su me prononcer sans avoir poussé plus avant mes recherches.

Capdebosc me suggéra de garder l'œuvre jusqu'au soir, afin de l'étudier plus calmement. Déjà il avait sauté à bas de sa chaise, repris sous le bras son carton qu'il avait ficelé en un tour de main, et prestement vissé sa casquette sur son crâne. Je me demandai quelle mouche l'avait piqué. Devançant mes questions, il m'expliqua qu'il voulait très vite aller négocier les autres planches à un déballage de vieux papiers qui se tenait sous un chapiteau aux portes de Paris. Il en tirerait toujours quelques sous, cela lui paierait son hôtel, ou un bon restaurant, ou les deux s'il avait de la chance. Il jeta un coup d'œil à sa montre, annonça :

« 11 heures passées ! Je dois filer, je reviens vers 18 heures », me broya la main de sa poigne solide, et disparut dans un tintement de clochette, comme il était venu.

*

Je restai seule avec l'estampe que je n'avais pas lâchée. Les deux personnages continuaient de se regarder, la main continuait de serrer l'épaule, il y avait dans cette ébauche d'étreinte muette quelque chose d'intense et de pathétique. L'homme montrait la porte d'un grand geste viril, il semblait en partance – était-ce son cheval qui l'attendait au-dehors ? – et la femme, immobile, l'interrogeait du regard. Se demandait-elle si elle devait s'enfuir avec lui ? Ou au contraire venait-il de lui annoncer qu'il s'en allait sans elle ? Les objets épars jonchaient la table comme des anecdotes, et toute la force de l'image résidait dans l'échange silencieux de ces deux regards.

Troublée, je me dis une fois de plus que les sentiments et le commerce faisaient un drôle de ménage. Ce n'était pas la première fois qu'une estampe tombée par hasard sous mes yeux me remuait intérieurement. Celle-ci, pourtant, était dotée d'un charme et d'un mystère qui me la rendaient étrangement attachante. Je sentais se tisser entre elle et moi des liens incompréhensibles. Je ne cherchais d'ailleurs pas à les comprendre ; je les savourais, un point c'est tout.

Je posai la feuille avec précaution et me tournai vers la bibliothèque. Elle se dressait sur sept étages dans mon dos, couvrant le mur du sol au plafond. Je tendis la main vers le gros volume consacré à Bellange. Trop haut. Il me fallait un escabeau. J'attrapai le livre qui, porté à bout de bras, menaçait de me déséquilibrer. De retour à terre, j'entrepris d'examiner l'estampe en la comparant aux reproductions des planches existantes. J'eus tôt fait, en